

Geneviève Huttin

Le sens et la particularité

suivi de Lorrains abstraits

Mes poèmes débutants (*Seigneur...*, Seghers, 1981) ont fait choc sans faire sens. En proie à une expérience indicible, j'ai mimé la langue du XVI^e siècle (Agrippa d'Aubigné) et le Grand Style de Racine pour dire un drame qui me dépassait, le drame d'un autre. Je me suis prise pour (un) autre. Je croyais à l'époque qu'il fallait interdire le sens à la manière d'*Orange Export*, on n'aurait affaire au sens que dans la mesure où il est justement interdit.

C'est l'impossibilité de *vivre* avec cette expérience qui m'a menée à la radio d'une façon un peu somnambulique, puis peut-être à l'écrire.

En fait, et ce n'est pas le cas de tout le monde également, j'avais une histoire très puissante mais je n'en avais pas les mots.

Cette histoire m'isolait ...

Cette histoire familiale d'un suicide, je la partageais parfois dans la vie. C'est fou ce que nous sommes nombreux à être fils et filles de...

Le tabou social est énorme. Par moment j'en rencontrais tant que je me disais : mais c'est un vrai club...

Un jour, mon amie Martine Broda voyant que j'étais hantée me confia son étonnement, presque sur le mode du reproche : en effet, Yves Charney venait d'écrire « *Proses du fils* ». Pourquoi n'y arrivais-je pas ? C'est qu'aucun suicide ne ressemble à... et que le « sien-du-père » était survenu dans un temps proche de la petite enfance, si je m'en souviens bien. Il m'arrivait de trouver dans des romans des échos : l'enfant du suicide reproche, devenu adulte, l'incapacité de l'autre à l'aimer, tandis que c'est lui qui a du mal à *être là*...

Longtemps comme ça. Cocteau est aussi un enfant de suicidé : voir *La Difficulté d'être*. Mon histoire restait plus puissante sur moi que mes mots sur elle.

C'est en passant par la radio, en retrouvant la langue de la communication, que j'ai peu à peu arrêté l'hémorragie du sens. Le suicide avait détruit le lien et enlevé toute signification à ce qui avait existé. J'ai répondu à cette absence non en la citant directement, mais en progressant au contraire dans le silence, vers des questions, via les reportages. J'ai accédé à une part dicible : les Lorrains, la langue perdue, la culpabilité de certains, la résistance de mon père (non exhibée).

La thématique était là depuis l'enfance mais je ne la voyais pas.

Mon écriture n'ambitionne que d'être le « document poétique » de cette expérience de se donner une parole à soi, d'être fidèle aux échos transmis, d'en explorer la richesse d'imaginaire, les résonances actuelles.

Je ne donne peut être au bout du compte qu'une parole souffrante mais accueillant les

échos, et donc apaisée, je crois...

*Parfois je pleure,
non parce que je n'ai pas de mots
au contraire
je pleure
parce que j'ai des mots*

Le sens y est pour quelque chose. Il faut pouvoir donner sens même à ces expériences-là. Sinon on risque de s'y abîmer... J'en ai connu, le suicide provoque un dommage violent, collatéral.

Par exemple, je reproche à ma mère d'avoir « oublié de penser » – et surtout oublié de partager ses chagrins et ses opinions avec nous...

Où à mon père d'avoir insuffisamment soutenu son image devant nous.

Donner sens, c'est la résilience même. L'expérience artistique dépasse la vie et le mal. Le problème de la reconnaissance mutuelle reste le problème majeur de notre société et l'inégal accès aux connaissances et à la parole en est la première cause.

Les déterminations sociales sont présentes dans mon écriture, où il s'agit moins de construire une épopée collective ou un destin individualiste – on n'écrit pas à la place des autres – que de moi-même me tenir debout.

Pourtant, quand j'écris mes « *Lorrains imaginaires* », je relate une adolescence troublée, un désir de penser et une impossibilité *actuelle* de la pensée au temps de l'adolescence, et je cherche le Lorrain *abstrait* en moi, aux racines légères et facilement transplantées, un « *transparent* » qui ressemble à tous les autres tout en étant lui-même... avec une dose d'humour et de particularité.



Lorrains abstraits

1

Anna

dans sa voix te parvenait un accablement sans réponse
où levait l'étendard de la honte

un essai de mise à distance, un effort

voix abstraite de la conscience,
voix tombante,
devant la photo à croix gammée,

et qui tenait quand même la honte pour objective

la tournait en objet devant toi, la laissait voir

2

comme ils ne furent pas les plus responsables, ils ne le sont jamais
Sarre Union
seuls les morts sont coupables ici du mal qu'on leur a fait

c'est logique, les enfants héritent du dommage au cerveau:

ils disaient qu'ils « *s'étaient soumis car ils n'étaient pas les plus forts* »

ne voulant porter chacun leur part,
elle déborde
et les journaux sont trop gentils, trop cons

de parler de « vide de l'histoire »
dans les villages *judenrein*

3

Villages,

les faits sont têtus, enterrez les faits

4

Village, momie du cœur
le clocher,
la diligence,
 le cheval
l'usoir
l'épicerie,
les charrettes,
le petit bois, les poules

EUX

douceur arrêtée dans la mémoire

5

Eux en 1945

La photo des deux frères debout, la mère est assise
les mains dans le tablier

au seuil de la
cabane

ils sont très loin, vraiment

Geneviève Huttin est née en 1951 à Montargis (Loiret). Formation à l'École Normale Supérieure. Longtemps productrice à *France Culture* (émissions de la nuit). Plusieurs livres, dont : *Seigneur...*, poèmes (Seghers, 1981), *Paris, Litanie des cafés*, poèmes (Seghers, 1991), et récemment *Cavalier qui penche*, récit (Le Préau des collines, 2009) et *Une petite lettre à votre mère*, poème (Le Préau des collines, 2014).